

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE QUININE
ET...
FIEVRES...
LE GRAND TONIC RENFORCISANT

FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)
XLIII

Elle en était enchantée, car, comme dit le sage Confucius, les femmes et les côtelettes, voyez vous, pour devenir tendres, ont besoin d'être battues. (Faites bien attention que cette pensée n'est pas de moi, mais de Confucius, qui fut en son temps un Chinois et peut-être un vilain Chinois.)

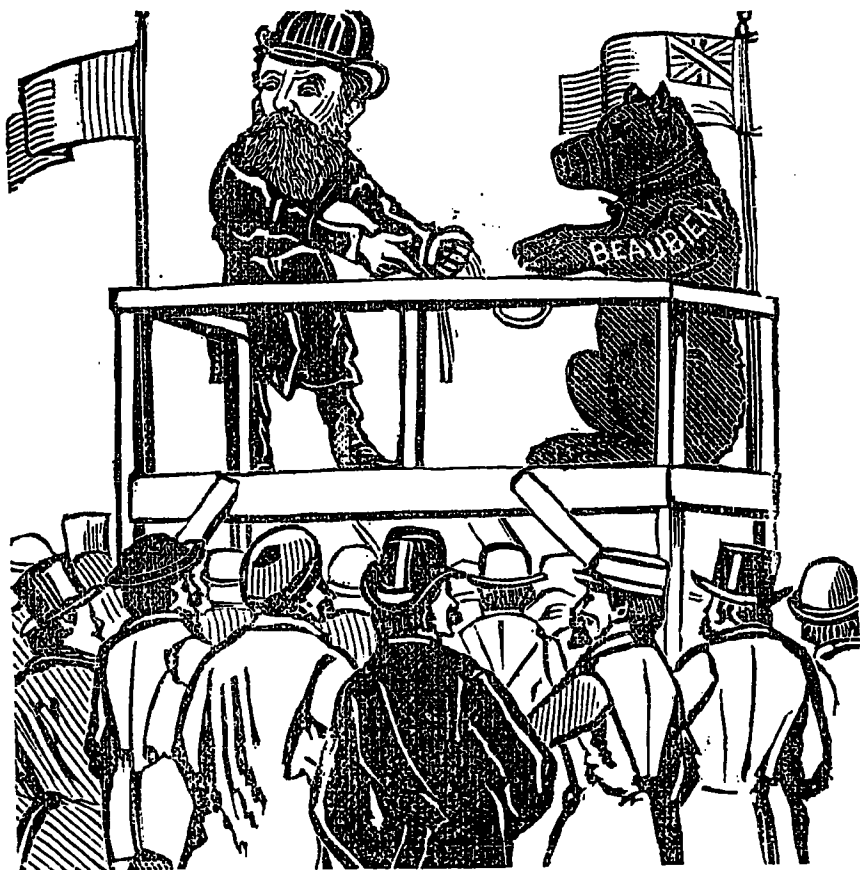
Après Fanfreluche, vint Lyssa qui ne manquait pas non plus de grâce et de beauté, ni surtout de confiance en son mérite.

Celle-là ne dura qu'un mois, après quoi Polichinelle fit prononcer le divorce et lui donna pour la consoler une pension de deux cent mille livres tournois.

Après Lyssa, Fryssa, qui ne dura que quinze jours.

Après Fryssa, Thyra, qui dura dix-sept jours et un quart. Cette pauvre jeune dame, après dîner ayant voulu pour rire prendre le menton du roi son mari, Polichinelle qui était de mauvaise humeur, je ne sais pas pour quelle raison (sans doute il avait mangé trop de boudin à déjeuner), l'envoya d'un coup de pied s'abattre contre le mur. Puis, comme elle cria et se lamentait, il convoqua sur l'heure son conseil d'Etat, fit prononcer le divorce *hic et nunc* et la mit à la porte avec la seule robe qu'elle avait sur le corps.

Heureusement, un passant charitable la recueillit, la fit dîner et coucher et Polichinelle, revenu de meilleurs sentiments, lui envoya le lendemain matin cent mille écus en guise de consolation, et trente mille francs



CES BONS PENDARDS

M. Desjardins présente son ours aux électeurs du comté d'Hoche-la-ga.

pour payer le médecin qui guérit les biens dont elle était couverte.

Ainsi s'écoulaient agréablement dix années pendant lesquelles l'heureux Polichinelle toujours riche, adulé, triomphant, divorçant presque chaque matin au point de n'avoir pas le temps d'être pincé, égratigné ou mordu par ses innombrables belles-mères, s'aperçut enfin qu'il touchait à l'échéance de son contrat avec le Diable et à la fin de ses prospérités.

XLV

Ce qui suit est le dernier chapitre, mais non le moins extraordinaire de cette merveilleuse histoire.

Un matin, vers dix heures, le Diable se présenta dans le palais au moment où Polichinelle achevait de déjeuner. Il buvait à petits coups quelques verres d'un vin de Chiraz exquis, tirait de temps en temps quelques bouffées d'un bon cigare de la Havane (un vrai, pas de ceux de la régie) et faisait risette à sa quatre-

vingt-troisième épouse, une jolie petite personne rose et blanche, un peu boulotte et rondelette, mais très gaie, qui craignait de divorcer quelques jours plus tard et qui jouissait en attendant du plaisir d'être reine.

Pour s'amuser, elle tiempait un morceau de sucre dans le café de son mari, le suçait à moitié, le retrempeait encore, le présentait aux lèvres de Polichinelle qui l'avait d'un seul coup sans faire le dégoûté, et qui riait de toutes ses forces, car il était très gai, ce scélérat surtout depuis que le docteur Naquetti lui avait enseigné le moyen de divorcer, c'est-à-dire de changer de femme six fois par semaine en se conformant aux lois. (Le dimanche, naturellement, était un jour de repos.)

En voyant entrer le Diable qui suivant son habitude était habillé comme un gentilhomme de la plus haute volée et qui se faisait annoncer par ses laquais : *Son Altesse monseigneur le prince de Los Inferos*, Polichinelle lui offrit l'hospitalité comme

à un vieil ami.

— D'abord, dit-il, goûte moi ce café... un pur moka, n'est-ce pas?... Ces gredins de chimistes qui composent le tiers de mon institut n'ont pas réussi à l'empoisonner avec leurs drogues... Avant hier, j'en ai fait empailler cinq qui étaient en train d'y fourrer de la morphine, de la strychnine, de la plombéine, de la fuohséine, et un tas d'autres déarées meurtrières... Regarde par la fenêtre ! tu les verras debout sur leurs pals et faisant une vilaine grimace... Ah ! c'est dans ces occasions qu'on est content de se sentir roi et maître d'un pouvoir absolu ! N'est-ce pas, Los Inferos ?

L'autre tira de sa poche un parchemin et, sans répondre un mot, à cause de la présence des laquais, le lui mit sous les yeux.

Polichinelle prit son lorgnon, quoiqu'il eût la vue très bonne, et continua :

— Je vois ce que c'est, camarade. Tu viens pour l'échéance. En effet, répliqua l'autre de l'air

d'un créancier discret, mais pressant, c'est pour l'échéance.

Polichinelle pâlit un peu. On a beau être un gaillard et n'avoir pas froid aux yeux, on a toujours un peu d'émotion lorsqu'il faut descendre dans le royaume des ombres et surtout avec le Diable pour compagne... Il dit à sa femme, mais avec une certaine tendresse qui n'était pas dans ses habitudes :

— Va voir, chère amie, dans mon cabinet de travail si j'y suis ; si par malheur je n'y étais pas, tu reviendrais ici dans trois heures pour m'en avertir. Va ma bonne, va, va !

La pauvre petite femme obéit, quoique fort inquiète. Quand aux laquais, d'un geste et d'un mot, Polichinelle les renvoya tous à l'office.

Aussitôt qu'ils furent seuls, le Diable et lui, il se croisa les bras d'un air de défi et dit :

— Compère, est-ce que nous sommes arrivés à l'échéance ?

— Vois toi-même ! dit l'autre en ricanant et lui présentant le parchemin.

— Eh bien répliqua Polichinelle, qui n'était pas poitron, au contraire ! il est dix heures et quart. L'échéance n'est qu'à midi. Je suis mon maître encore pendant sept quarts d'heure. Va t'en ! à midi, tu reviendras !

— Tu fais le fier ! dit le Diable, mais...

— Veux-tu t'en aller, canaille ! Veux-tu lever ton camp, affreux polisson ! cria Polichinelle.

Et d'un seul coup, mais d'un pied sûr, il l'enleva en l'air par le fond de son haut-de-chaussettes ; mais l'enleva si haut que le Diable infortuné fut transporté à trente pieds plus haut et retomba du reste sur ses pattes en se frottant le derrière qui était cruellement endommagé.

Il se sauva, en le menaçant du doigt :

— Je vais revenir à midi, dit-il. Et alors tu me paieras ça dans l'éternité, avec les intérêts.

— Va, cours, vole et reviens, répliqua Polichinelle qui connaissait les bons auteurs et savait les citer à propos.

Puis, se voyant seul, il se mit à réfléchir.

Naturellement il réfléchissait au moyen d'envoyer promener le Diable et de ne pas payer à l'échéance. Ce n'était pas facile, car le Diable est rusé, mais de son côté Polichinelle n'était pas bête.

Voilà donc ce qu'il imagina.

Vous vous souvenez qu'Isoline, sa première et charmante femme, avait été, sous prétexte de folie, enfermée dans un couvent à douze lieues de la capitale. C'est là que, livrée à la dévotion la plus parfaite, demandant sans cesse pardon à Dieu de ses pé-

chés et de ceux de son infidèle mari, elle récitait son chapelet vingt deux heures par jour, et vivait de pain noir et d'eau fraîche en tricotant des bas pour tous les pauvres et va aux pieds du voisinage.

Polichinelle ne l'ignorait pas, car d'abord, en vertu de son pacte avec le Diable, il savait tout, et de plus, au moyen de sa police, il s'informait tout.

Il savait donc que l'auguste et gracieuse princesse avait toujours gardé pour lui au fond du cœur un certain faible, resté de tendresse conjugale que rien n'avait pu éteindre, non, rien, pas même la scélérate de son mari. Bien plus, elle avait fini par se trouver des torts, par craindre de ne pas avoir bien rempli tous ses devoirs envers lui et de l'avoir froissé. (Il avait tant d'esprit et l'âme si délicate !) Kutia, au moment de la séparation dont elle seule était cause, elle le voyait bien maintenant, n'avait il pas avoué qu'elle était la plus belle, la plus gracieuse et la plus aimée des femmes ?

C'est ce dernier point surtout qui était resté dans la mémoire et dans le cœur d'Isoline. C'est ce souvenir qui lui donnait de si cruels remords. Ne s'était-elle pas montrée trop sévère en lui reprochant d'avoir tué son père et sa mère ? Est-ce que la femme plus douce et mieux inspirée n'aurait pas pu, à force de caresses, le ramener au bien, à la vertu, au repentir ? Après tout, sur quoi reposait cette accusation ? Sur le témoignage du seul prince de Los Inferos, un gentil homme inconnu, de mine hautain et sinistre, traître envers Polichinelle, son ami, pu qu'il était le premier à l'accuser d'un crime... Allons donc, était-ce possible ? Est-ce que le doux, le charmant, le spirituel, le gracieux, le ravissant Polichinelle était de ceux qui tuent leurs beaux-pères et leurs belles-mères ?... Jamais de la vie !

C'est dans ces dispositions conciliantes qu'était la reine, lorsque Polichinelle parut tout à coup devant elle, la saisit dans ses bras avec une tendresse inexprimable et, sans lui laisser le temps de la réflexion, la porta dans un carrosse attelé de vingt-cinq mules infatigables (la dernière en tête) qui laissaient trente-cinq lieues à l'heure, sans se presser.

En se pressant, bien entendu, elles en faisaient deux fois plus.

On était déjà à moitié chemin du palais lorsque la reine Isoline, à peine revenue de sa surprise et voulant paraître encore fâchée (au fond, elle n'était qu'enchantée de ce changement inattendu), dit à son mari d'un air sévère ou qui voulait l'être : — Monsieur, où me conduisez-vous ?

— Dans ton palais, ma reine, dans ta capitale, dans ton royaume... Je t'aime, je t'adore, j'ai été trompé par de vilains flatteurs (tu sais, autour des rois il n'y a que de ça), j'ai cru ce qui n'était pas, j'ai cruellement souffert, va !... — Mais, répliqua-t-elle, si tu as tant souffert, pourquoi n'es-tu pas venu me chercher plus tôt ? — Pourquoi ? Ah ! pourquoi ?...

En effet la question était naturelle et embarrassante. Alors le perfide Polichinelle répondit : — Est-ce que je sais, moi ?... Est-ce que je peux savoir ?... La raison d'Etat, ma chérie !... Oui, c'est ça, la raison d'Etat ! Est-ce que tu comprends la raison d'Etat, toi ? — Oh ! pas du tout dit Isoline. — Eh bien, voilà ! Ni moi non plus. C'est quelque chose qui s'impose à vous on dépit de vous-même, qui vous domine, qui vous avougle, qui vous asservit, enfin c'est la raison d'Etat, quoi !... Si j'avais Grotius et Puffendorf sous la main, je t'expliquerais ça du premier coup... Veux-tu que j'aille les chercher ?

— Je veux que tu m'aimes, répondit la bonne et innocente Isoline. M'aimes-tu, dis, m'aimes-tu ? Il n'y a qu'un mot qui serve ! — Je t'adore dit Polichinelle. Et toi, jure que tu m'aimes aussi... — Jusqu'à la mort. — Et que jamais en aucun cas, en aucun pays tu ne te sépareras de moi. — Je le jure. — Et que nous vivrons toujours et partout ensemble, soit en enfer, soit en paradis ! — O ! en paradis surtout ! je le jure !

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 21 Aout 1886

L'OBSESSION DE LADEBAUCHE

Qui osera encore me soutenir que Ladébauche a mal fait de s'enfuir pour échapper à l'obsession de la "Forge dans la forêt" ?

Le maître Lavigne ne se borne plus à en régaler les naturels du carré Viger et les personnes dévouées qui assistent au concert.

Il en a fait un arrangement pour piano !!!!!

O musique de Wagner, vous êtes surpassé !!!!!

On ne pourra plus se promener dans les rues de Montréal, sans que les coups des marteaux et les sons d'une musique endiablée viennent vous crispier douloureusement les nerfs.

Celui qui ne jouira pas du bonheur d'être sourd devra faire calfeutrer ses portes et ses fenêtres et ne pourra plus mettre le nez à la porte s'il ne veut succomber à des attaques d'épilepsie.

De petites enclumes de salon sont déjà en vente dans tous les magasins de quincaillerie et quelques Lavigne riens enragés, parlent de remplacer le feu de Bengale, par un feu d'artifices complet.

Les compagnies d'assurances, en raison des risques d'incendie, vont, à ma demande, élever la prime d'assurance pour les maisons où se jouera la scie patriotique en question.

Espérons que cette mesure aussi humanitaire que payante, suffira pour empêcher que Montréal d'ici à quelques jours, ne ressemble à une immense forge dans la forêt.

C'est le moment des canicules et il serait dangereux pour tout le monde, de multiplier les causes qui peuvent amener l'hydrophobie.

UNE REUNION CONSERVATRICE A OTTAWA.

Le président Sir Johnny McDonald, se cache dans le fauteuil présidentiel; après avoir humé, toussé, éternué et bu un grand verre de... brandy, il pointe son nez d'aigle et son regard de hibou, vers les quelques députés pendards désarmés par groupes dans la salle, puis d'une voix majestueuse: "Messieurs, la séance est ouverte !!!!!"

(Un silence d'admiration suit ces paroles du grand chef: celui-ci, flûté dans son amour-propre, boit un nouveau verre de brandy et commence son discours:)

"Messieurs.— C'est avec un bonheur inénarrable que je constate que le gouvernement n'a pas encore perdu tous ses défenseurs. En présence de la défection de tant de conservateurs, qui osent se joindre au parti national, il est plus que jamais nécessaire que nous serions nos rangs et que nous fassions de la popularité. (Acclamations prolongées.)

Sous ce rapport, Messieurs, je crois avoir donné l'exemple. Dans mon récent voyage à Victoria, j'ai tout fait pour m'assurer l'appui des Colombiens. J'ai assis ma femme sur le chaise-bœufs, au risque de lui rompre le cou; j'ai déclaré aux habitants de Victoria que dans le cas où elle se fût tuée, je n'avais pas encore fait de choix pour la remplacer, permettant ainsi tout espoir aux veuves et aux jeunes filles de l'endroit, j'ai.....

(Ici les conversations particulières s'engagent dans tous les coins; on n'écoute plus l'orateur dont le cœur-veau commence à battre la campagne.)

Langevin (à Chappleau).— Enfin ! je veux bien te pardonner ton pas de clerc à Chambly, si tu me promets que lorsque le gâtisme de sir John sera arrivé à son maximum, tu me donneras un coup de main pour me mettre à sa place.

Chappleau.— Mais mon pauvre vieux, ne vends donc pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

Langevin.— Voudrais-tu insinuer que Johnny peut conserver la conduite du gouvernement ?

Chappleau.— Non, pas absolument, quoique tout bien réfléchi, il est très possible qu'il ne commettrait pas, étant fou, plus de boulettes qu'il n'en a commises étant sain d'esprit. Mais tu comptes sans le parti national !

(La conversation continue. La voix de Sir John qui est vibrante, nerveuse, domine le bruit.)

Sir John.— Oui, messieurs, j'ai tout renié pour rattraper

per cette fameuse popularité ! J'ai juré mes grands dieux que je n'avais jamais été reçu orangiste; j'ai été me mêler, à Carlton, avec un tas de catholiques, à qui j'ai été obligé de prodiguer les protestations et les compliments.

(L'orateur ému, a un sanglot dans la voix; son ton s'affaiblit et il continue ses doléances sur le ton plaintif d'un enfant qu'on a battu. Le bruit des conversations reprend le dessus.)

Garon (à Landry).— Oui, je m'estimerais bien heureux si cette place de Sir Chas. Tupper pouvait m'être donnée de suite. Le terrain devient brûlant et il est évident que nous allons tous sauter un de ces quatre matins. Après tous les services que j'ai rendus aux conservateurs, c'est bien le moins qu'il m'en aient de la reconnaissance.

Landry.— Je le vois pas trop comment cette place vous revient. J'ai aussi joué ma part dans cette comédie qui malheureusement tourne mal pour nous. Croyez-vous que ce soit rien que de venir présenter des motions dans le genre de celle que sir John m'a confiée et qui m'a fait devenir la tête de Turc de tous les partis. Il me semble que la place de Tupper me conviendrait aussi bien qu'à vous.

(La conversation continue. Nouvel éclat de voix du président qui re-surmonte le bruit.)

Sir John.—...car sans moi, le Canada périra; sans ma main ferme et sûre, le pays échappera à l'Angleterre; sera forcé de se gouverner seul sans les salutaires conseils de la Vieille-Albion ou d'accepter l'annexion aux Etats-Unis.....

Mr. White (à Betty).— C'est bien malheureux ! N'avoir réussi qu'à faire une fortune modeste, qui n'atteint pas un pauvre million, et devoir déjà dégringoler du pouvoir ! Tout ça, voyez vous c'est la faute de ce gâcheux de Sir John. Pourquoi ne pas se contenter de faire comme nous. Se faire une petite pelote, qui mette la vieillesse à l'abri du besoin.

Betty.— C'est bien ce qu'il aurait pu faire de plus raisonnable; mais le bonhomme ne nous ressemble pas. Il est aussi assoiffé de vaine gloire que nous le sommes d'écus. Comment veux-tu que dans sa folie de grandeur, il s'attarde à des considérations pécuniaires ?

(La voix du président, qui n'a pas cessé de tenir le crachoir se relève, devient stridente; les yeux brillants, la figure en feu, le nez rouge comme une tomate, il se dresse comme un diable dans un bénitier. Son discours si complimenteur tout à l'heure, devient agressif, violent, désespéré.)

Sir John.— Oui, messieurs, notre dernière heure a sonné; la mesure est comble, mais c'est à vous que vous le devez. La question Riel n'a été que la feuille de rose, qui a fait déborder le vase déjà rempli par les scandales qui ont marqués vos dernières sessions. J'ai été trop faible pour vous; je vous ai laissé plonger vos doigts rapaces dans les caisses du gouvernement et maintenant, il ne nous reste plus qu'à uecurir pour laisser la place à nos ennemis mortels.

Le président s'affaisse dans son fauteuil, en proie à une crise de nerfs. L'assemblée est levée en tumulte tandis qu'un huissier qui regarde à la porte s'écrie d'un ton philosophique:

"Faut-il que le vic' x Johnny soit devenu fou, pour raconter comme ça la vérité."

Influence de la lumière électrique sur la morale publique

Vous vous figurez, n'est-ce pas, lecteurs, que cette influence était bienfaisante et relevait le niveau moral des Montréalais ? Eh bien, pas du tout, au contraire !

D'abord, les promeneurs un peu cascadeuses qui arpentent, le soir, les trottoirs de nos grandes rues, sont forcés de prendre de petits airs panchés, sérieux, comme il faut. De là aggravation du mal et de la tentation. Le vice est pré-enté sous une forme agréable, comme les pilules médicinales que l'on fait prendre aux enfants et dont on dissimule l'aigreur sous une couche de sucre.

C'est peut être pour ce motif que la Cie du gaz ayant à cœur la bonne tenue et la bonne conduite des habitants de la métropole, a continué à allumer ses réverbères dont la lumière rougeâtre combat assez bien les rayons blafards des foyers électriques.

Cette brave compagnie du gaz !! S'est-elle assez dévouée ? doit-elle en avoir de la générosité pour brûler ainsi son gaz aux papillons de nuit !

Mais ce qui constitue d'après moi, le plus grand tort de la lumière électrique, c'est que tout en remplaçant très imparfaitement le soleil sous le rapport de la lumière, elle lui fait concurrence sous le rapport des coups... électriques (je crois que c'est ainsi qu'il faut appeler ces coups de soleil à elle), dont les effets sont absolument désastreux.

C'est à un coup... électrique qu'il faut attribuer l'affolement des sexagénaires de notre ville qui se remarquent après trois mois de veuvage comme s'ils avaient encore vingt ans, et la mauvaise humeur de leurs filles qui voyant ces mariages d'un mauvais œil, abandonnent la maison paternelle; c'est aussi cette même cause qui explique l'inconduite de certain poète en herbe, qui ne craint plus de rester dehors jusqu'à certaines heures de la matinée que sa nourrice n'hésite pas un instant à qualifier d'indues.

Pourtant ce dernier, sauve les apparences. Après avoir déjà, dans une cause récente, condamné avec force, les tentatives des marchands d'objets d'art qui exposent des statues peu voilées, il va, paraît-il, adresser une requête à la Corporation, demandant qu'à l'avenir, les chiens qui sortiront dans la rue soient vêtus de caleçons pour dissimuler leur nudité.

Oh Tartuffe, où donc es-tu ?

BÉATITUDES du JOUR

Heureux les fils d'hommes célèbres, car ils ont de la gloire, même quand ils sont obscurs !

Heureux les auteurs dramatiques morts et enterrés, car on les joue plus souvent que les vivants, attendu qu'ils ne touchent pas de droits !

Heureux les gens à marier, car ils sont encore à même de ne pas le faire !

Heureux les gens maigres, car ils ne craignent pas de mourir par excès d'embonpoint !

Heureux les peuples barbares, car ils n'ont point à craindre de tomber par excès de civilisation !

Heureux ceux qui trouvent la musique de Wagner amusante, car ils peuvent se délecter tout à l'aise avec la musique de la Forge dans la forêt !

Heureux ceux qui n'ont pas écrit ou qui, ayant écrit platement, ont un bon cuisinier, car ils ont des chances d'entrer à l'Académie française !

Heureux les aveugles de naissance, car ils sont dispensés de lire les articles de la Minerve !

Heureux les journaux qui ne se vendent qu'un sou, comme le Canard car c'est de leur côté que roulent les ruissaux d'or.

Heureux celui des hommes politiques qui n'a jamais eu de portefeuille, car on ne peut pas le mettre à la porte d'un ministère !

Histoires Caniculaires

L'ami Soleil commence à faire des siennes.

C'est ainsi que l'aube jour, une noce du saut au Récollet ayant commis l'imprudence de se mettre en route pour l'église, à pied et sans parapluie, les rayons qui pesaient sur la tête de la mariée firent peu à peu éclore des boutons, puis des fruits à sa coiffure de fleurs d'orange !... Si bien qu'en arrivant devant le prêtre qui devait le unir, la jeune vierge de la banlieue portait sur son voile nuptial une couronne de mandarine de la plus éclatante et de la plus triomphante grosseur !

Astre farceur ! Chappleau le prit un jour pour compère.

En ce temps-là, le futur secrétaire d'état logeait au-dessus d'une vieille dame qui avait l'habitude d'exposer sur son balcon un énorme boeal de poissons rouges.

Une après-midi de juillet, Chappleau se mit à sa fenêtre, armé d'une gaule, d'une ligne, d'un hameçon et de plusieurs morceaux de biscuit.

La voisine était sortie. Chappleau amorça sa ligne avec le biscuit. Les poissons rouges aiment fort les friandises.

En moins de cinq minutes, ceux-ci étaient pêchés, jusqu'au dernier. Le jovial compagnon les fit frire dans une poêle. Puis, il les redescendit avec soin, l'un après l'autre, dans le boeal.

La vieille dame entra et courut au balcon. La vue de la friture lui arracha un cri terrible de surprise, d'effroi et de douleur !

A la croisée de l'étage supérieur, Chappleau passait sa tête impassible: — Que voulez-vous, madame ! C'est votre faute. Laisser ainsi ces petites bêtes au soleil, en été, pendant la canicule !... —

La vache et l'ours.

HISTOIRE VRAIE

Vous pensiez jusqu'ici qu'une vache ne pouvait donner naissance qu'à un veau. Détrompez-vous.

D'après une communication faite des Grandes-Dalles au Figaro, une vache aurait mis au monde un ours.

"Un ours !... un ours magnifique et parfaitement conditionné, un ours pesant au moins 100 kilos, armé de redoutables dents et recouvert d'un poil touffu... Si je ne l'avais vu... jamais je n'aurais pu croire à un pareil phénomène !..."

Et le propriétaire de cette bête singulière a raconté qu'elle portait depuis quatorze mois (juste la période de gestation des ours) et qu'il se souvenait qu'un mois après qu'elle était pleine un monstre d'ours avait donné une représentation devant sa porte sous l'œil de sa vache.

Singulier ! singulier ! C'est ours m'a rudement l'air, pourtant, de n'être qu'un canard.

Encore le Volapük

La revue mensuelle le *Volapük* annonce en ces termes un décès singulier.
M. Albert Moïso, le premier nègre qui ait eu le volapük, vient de mourir subitement à Paris. M. Moïso étudiant en droit et ancien élève de l'École des hautes études commerciales. — *Slipom-os in plit.*
Certes oui, qu'il dorme en paix; mais sapristi, si l'on mourut subitement, rien que pour être le premier qui ait eu le volapük, ce n'est pas engageant pour les autres nègres.

COUACS

Joséphine, sortie le 14 juillet au soir, n'est rentrée chez sa bourgeoisie que le 15 au matin.
— Mon enfant lui dit celle-ci, je vous autorise, dorénavant, à découper tous les soirs... et je vous prie, par exemple, de ne jamais revenir dans la journée !
Partie de campagne.
Le fidèle Jean a été chargé d'apporter la collation de ses maîtres.
Au moment d'entamer les provisions, on s'aperçoit qu'il a oublié des verres...
— C'est vrai, dit-il fort paisiblement, mais ils n'auraient pas pu vous servir...
Pourquoi donc ?
— Parce que... j'ai oublié aussi le vin.

Un paysagiste, qui ignore d'ailleurs complètement l'art de peindre des personnages, et qui aspire cependant au titre de peintre d'histoire, expose un tableau intitulé :
" Les Figuiers de Capri sous la domination espagnole "

Saint-Alphonse, qui a soixante ans bien sonnés, disait hier d'un ton sévère à une petite dame :
— Je n'ai jamais donné d'argent aux demoiselles, et vous comprenez que c'est pas à mon âge que je commencerais !

Un gascon qui vient de débiter une foule de fantaisies :
— C'est étonnant, hein ! d'avoir fait tout cela ?
Vivier tranquillement.
— Il est peut-être encore plus étonnant de pouvoir se l'imaginer !

Extrait du prospectus d'un dentiste :

Mieux que nature !

" En ne donnant que trente-deux dents à l'homme, la nature a agi avec une parcimonie regrettable.

" Nous avons fait tous nos efforts pour combler cette lacune, et nous avons confectionné des ateliers à trente six dents, d'une légèreté extraordinaire."

Quelques lignes plus bas on a la raison de la sollicitude de ce dentiste qui corrige la marâtre nature : chaque dent en supplément se paie deux louis.

Entendu à l'exposition de peinture :

— Savez-vous, mon ami, quel est l'inventeur de la miniature ?
— Il me semble, ma chère, que le nom l'indique suffisamment : c'est le peintre Miazard.

— Un joli jeune homme qui se mariera la semaine prochaine disait l'autre soir, dans le salon de son futur beau-père et en présence de sa douce fiancée

— Je veux que notre union soit célébrée à onze heures précises.

— Je veux qu'on nous fasse de bonne musique.

— Je veux que le repas de noces ait lieu dans le salon des Frères-Provinsaux.

— Je veux partir le lendemain pour la forêt de Fontainebleau.

— Ton futur veut bien des choses, dit la mère lorsque le joli jeune homme ont levé la séance.

— Laissez-le donc dire, maman, répondit la jeune fille avec un fin sourire : il rédige ses dernières volontés.

— Un qui mange trop, l'autre qui ne mange pas assez, murmure-t-il, tous mes clients sont comme ça. En prenant la moyenne, il en résulte qu'on s'france tout le monde mange d'une façon satisfaisante.

On le voit, c'est une révolution dans la médecine ; les

LA POESIE

Vers cueillis dans une gazette de campagne et soumis aux méditations du poète Tétu.

Sur la tombe de ma tendre mère
J'ai cueilli une humble fleur,
Et je laisse à mon bien aimé père,
Pour souvenir, l'affection d'une petite sœur.

Qu'il est beau de mourir quand on est sûr de passer de la terre au ciel.
Consolerez-vous, bons parents, vous avez un petit ange de plus au ciel.



LA MEDECINE PAR TELEPHONE

Il était bien évident que l'électricité nous jouerait un jour ce mauvais tour là ; voici maintenant qu'elle sert aux médecins pour correspondre avec leurs clients.

La médecine a accaparé le téléphone. C'est excessivement simple du reste, vous voyez d'ici la scène.

Le docteur est assis dans son cabinet, devant un téléphone du bon faïencier ; il attend tranquillement, les mains dans les poches de sa vaste robe de chambre, aussitôt que la sonnerie se fait entendre.

— Voilà, dit le bon docteur dans son téléphone.

— Monsieur, crie une voix mâle, j'ai besoin de vos lumières.

— Usez-en, cher monsieur.

— Je dois avoir mal quelque part.

— C'est évident ; quand on consulte un médecin on finit toujours par avoir mal quelque part.

— Mais je ne sais pas où.

— Je vais vous le dire... tousssez !

Le patient toussant dans le téléphone :

— Broum ! broum !

— Plus fort.

— Broooum ! broooum !

— Très bien, respirez.

— Plus fort.

Le client pousse un soupir à fendre le téléphone.

— Bon !

Le docteur envoie immédiatement son ordonnance.

La sonnerie électrique se fait de nouveau entendre.

— Monsieur, je suis une dame.

Le docteur, géant :

— Je m'en étais douté tout de suite en entendant votre voix jeune et fraîche.

— La voix est bonne ; je n'ai pas mal à la gorge, merci, c'est l'appétit qui ne va plus.

— Ah ! ah ! mauvais signe, quand on n'a pas d'appétit on ne mange pas, et quand on ne mange pas...

— On ne peut pas avoir d'appétit, puisque, d'après le proverbe, l'appétit vient en mangeant.

— La vérité de cette opposition n'a point été prouvée par nos bons auteurs ; il y en a même qui inclinent à croire que l'appétit vient plus sûrement en ne mangeant pas du tout... Mais revenons-en à votre cas, peu d'appétit et... nerveuse ?

— Oh ! oui.

— Êtes-vous mariée ?

— Faut-il que ça soit devant M. le curé ?

— Peu importe.

— Oui, je le suis.

— Bon ! Alors votre appétit reviendra dans quelques mois.

La cliente irritée s'oublie devant le téléphone :

— Gredin d'Arthur !

Nouvelle souerie.

Une voix masculine.

— C'est encore moi.

Le docteur, à part.

— Un de mes meilleurs clients, un malade imaginaire qui me dérange trois fois par jour ; c'est égal, je commence à être fatigué de me creuser la tête pour lui trouver des maladies.

La voix dans le téléphone :

— Vous entendez, docteur ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que je dois être malade.

— Je m'en doutais rien qu'en vous entendant.

— Je mange trop, j'ai un appétit déplorable.

— Hum ! hum ! mangez moins, mangez moins.

— Vous croyez ?... Je sais d'où ça provient, tout ça... l'autre jour je suis resté deux heures sans pouvoir m'asseoir.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je n'avais pas de chaise.

— Faut prendre quelque chose pour que ça se renouvelle plus.

— Pensez-vous que les boulettes de Micapanis ?

— C'est ce que j'allais vous ordonner.

— Merçi, docteur, à tout à l'heure.

— A tout à l'heure, cher client,

Le docteur ferme l'appareil.

— Un qui mange trop, l'autre qui ne mange pas assez, murmure-t-il, tous mes clients sont comme ça. En prenant la moyenne, il en résulte qu'on s'france tout le monde mange d'une façon satisfaisante.

On le voit, c'est une révolution dans la médecine ; les

jolies malades, qui ont des choses délicates à avouer à leur docteur, pourront le lui dire par téléphone sans qu'elles aient à rougir.

Quant au médecin il acquerra, grâce au téléphone, le prestige des pythonisses de l'antiquité : invisible et présent, il rendra ses oracles sans se déranger, et puis ça lui épargnera toujours les frais de voiture.

Les clients ne connaîtront pas le docteur et réciproquement, ce qui facilitera beaucoup les relations sociales, car il est gênant de se trouver en société avec un monsieur qui sait à n'en pas douter que vous avez un commencement de maladie de la moelle épinière ou de ramollissement du cerveau.

Maintenant je ne répondrais pas qu'il ne se produisît parfois des erreurs regrettables.

Il faut toujours compter avec les employés du téléphone qui mettront parfois les clients en communication entre eux, ou le bon docteur en communication avec un monsieur bien portant qui a téléphoné à son bonnetier de lui envoyer une douzaine de gilets de flanelle, — mais ce sont là de légers contretemps. L'homme bien portant sera peut-être enchanté de se savoir une petite maladie de bon ton, quelque chose de bien porté ; et le docteur aura ainsi un client de plus.

Il pourra se faire aussi que l'employé change brusquement la communication, et qu'au moment où le docteur ordonne à une vieille dame, qui vient de lui exposer son cas, le remède cher à M. Purçon, il se trouve parler à une jeune mondaine qui l'a consulté précédemment pour une névralgie.

Mais ce sont là de légers inconvénients, et quelle est l'institution humaine qui n'a pas les siens ?

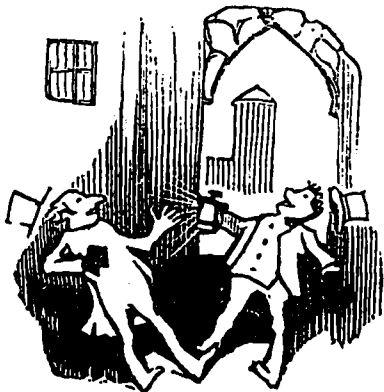
Félicitons-nous donc de l'introduction du téléphone dans la médecine, ça empêchera toujours les malades de tirer la langue à leurs docteurs ; et quand ceux-ci commettront quelque bévue, ils pourront toujours la rejeter sur l'électricité.



Galerie des pendards.



Après avoir été porté aux nues, le pauvre M. Beau-bien, devient même la risée des écoliers en vacances.



Rencontre d'un hibou et d'un patrouilleur à Lez-gueuil, la veille de l'élection.

— Hé ! dites donc, père Pourchet, vous qui trouvez des h partout, qui en faites prendre à épizard et qui en feriez volontiers prendre une à Jean-Baptiste s'il n'avait eu le besoin de s'en pourvoir d'une, — dites-moi donc s'il en faut une ou deux à Constant d'Heroule ?

— Imbécile, il ne lui en faut pas du tout ; puisqu'il a déjà une masse, que veux-tu qu'il fasse d'une hache ?

Le général D... dans un école où se trouvait M. de Talleyrand ; parlait de diverses personnes qu'il qualifiait de pékins.

— Pardon, général, lui dit le prince, qu'appellez-vous pékins ?

— Nous autres, nous appelons pékin tout ce qui n'est pas militaire.

— Ah ! fort bien, tout comme nous appelons militaires tout ce qui n'est pas civil."

Aphorisme d'un gastronomes :
Au premier service, on mange—pour vivre.

Au second, l'on mange—pour manger.

Au dessert, on mange—pour boire.

M. Mauguin était à la tribune et prononçait un long discours, lorsqu'il en vint à cette phrase : " Et c'est une chose de quelque importance que le siège d'Héribt."

La Chambre entendit le siège des rats, et il y eut un éclat de rire universel.

M. FULCHIRON.— " Le siège des rats a excité les souris de la Chambre.

M. HÉBERT.— Qu'en pense le shah ?

M. DE RELLEYKE.— Le shah les surveille ; il a l'œil perçant."

— Un paysan comtois se trouvant dans un village de l'Ouest :

— Dans mon pays, dit-il, n'y a que des honnêtes gens.

Ah hein ! c'est pas comme chez nous, dit le doyen de l'endroit.

Quand on y criait : Au voleur !... tout l'monde eus' sauvé !

Un petit employé déplorait le départ de son supérieur.

— Vous m'étonnez, lui dit un de ses confrères ; car, enfin, qu'est-ce qu'il a fait pour vous ?

— Ce qu'il a fait ?... Il ne m'a pas fait de mal ; et je trouve que c'est déjà bien gentil !

— Dans le fumoir du Cirque d'été :

Tom.— Depuis quand cette petite écuyère a-t-elle une voiture ?

M. zime.— Depuis quatre ans.

Tom.— Tant que ça ?

Maxime.— Dame ! ça date du jour où elle a cabriolé pour la première fois.

Entre gommeux :

— A propos : quel âge a donc ton oncle ?

— Quarante-vingt six ans.

— Quel "viveur !"

Girandol est le mari d'une femme acariâtre qui a perdu la beauté du diable.

— Elle n'a plus la blancheur de la rose, disait-il hier, mais elle en a conservé les épines.

Le baron Rapineau, éinant en ville, pousse une exclamation en s'apercevant que ses bottes sont trouées.

— Vous êtes confus, lui dit l'un de ses amis, d'être venu dans le monde avec de pareilles chaussures ?

— Oh ! ce n'est pas ça, répond le baron !... C'est qu'il va falloir en acheter d'autres !

— Z... rencontre un prêteur à la petite semaine qui lui dit :

— Je suis malade. Il faut que je me fasse poser des sangues.

— Ah ! cher monsieur, croyez-vous que ces animaux prendront sur un confrère ?

Dans le commerce.

— Votre prédécesseur est très riche.

— Riche ! on ne sait jamais...

— Il a bien mis quelque chose de côté ?

— Oui, les scrupules.

Sur le boulevard :

— Eh bien ! mon vieux, comment cela va-t-il ?

— La santé et les affaires marchent, mais il y a ma femme, elle est si avare qu'elle me reproche jusqu'à l'eau que je bois.

— Moi, c'est le contraire, elle me reproche l'eau que je ne bois pas.

